

STÉPHANE HOFFMANN

LES AUTOS  
TAMPONNEUSES

roman

ALBIN MICHEL

Parfois un ouvrier tombe d'un échafaudage  
Et le vent sent toujours le lilas.

Jean FOLLAIN

# 1

Bien que bordelais, Jean-Charles Lawton ne répugne pas aux concours de prouts. À cinquante ans bientôt, c'est même encore l'idée qu'il se fait de bons moments entre amis.

Aussi, lorsqu'on lui transmet une invitation pour le quarantième anniversaire de notre mariage : régata, suivie d'une soirée habillée, il crut d'abord avoir mal compris.

## 2

Pas tant que moi.

Quand, par Nelly Pilou (c'est la bonne), j'entends parler de ces festivités, je me précipite chez ma femme, que je trouve étendue sur son sofa – le fameux sofa d'Hélène –, lunettes au bout du nez, livre à la main, crayon entre les dents :

– Hélène, quelle idée ! Nous nous entendons bien, n'est-ce pas ?

Sans lever les yeux, elle murmure, comme pour elle-même :

– Oui.

– Es-tu heureuse avec moi ?

Elle me regarde un instant, mais garde le crayon entre les dents :

– Avec ou fans toi, je fuis heureuse, Pierre. Plus fimple comme fa. La moindre des foses. Queftion d'hygiène. Fuffit de fe contenter de fe qu'on a, voilà tout.

– F'est, euh... c'est la mort du progrès, ton programme. Ça ne va pas très loin.

LES AUTOS TAMPONNEUSES

- Elle crache son crayon et me regarde dans les yeux :
- Je ne vais pas très loin, Pierre. Seulement, je veux montrer que je vais bien.
  - C'est important ?
  - Ça fait partie du job.

Quel job ?

Mariés par hasard, nous le sommes restés par égoïsme et comme par indolence. Pourquoi chercher chez autrui un bonheur qu'on ne trouve qu'en soi, dans une action qui corresponde à sa nature ? Depuis des années, Hélène reste alanguie dans notre maison du golfe du Morbihan à jouer du piano, lire et prendre des airs. Pendant ce temps, dans mes bureaux de la Défense je me voue, avec une passion discrète et tenace, aux affaires héritées de son père.

Nous nous entendons sur l'essentiel. Le mariage nous a toujours semblé être un tour en autos tamponneuses : c'est inconfortable, on prend des coups, on en donne, on tourne en rond, on ne va nulle part mais, au moins, on n'est pas seul. Ainsi avons-nous passé, dans ce voisinage absurde, bientôt quarante ans côte à côte. Les trois enfants – non, deux, depuis que nous avons eu la satisfaction d'en perdre un sans l'avoir fait exprès –, les deux enfants, donc, commis les rares fois où nous nous

sommes trouvés face à face ont été nourris, blanchis et logés ; nous les avons peu aimés. Vite, nous les avons envoyés dans de lointains pensionnats d'où ils sont sortis sans qu'on les ait jamais revus. Hélène se souvient mieux de ses chiens que de ses enfants.

Depuis un an, j'ai entrepris de vendre mes affaires, quitter Paris et rejoindre ma femme près de Vannes, à Conleau, dans cette maison bâtie trente ans plus tôt pour les vacances, et qu'elle n'avait pas voulu quitter depuis que notre fils aîné s'y était noyé avec son épagneul. Nous ne savons pas très bien où est enterré Alain, mais Hélène s'est fait un devoir de rester près de « ce pauvre Bob » – c'est du chien qu'il s'agit –, inhumé sous un mausolée de granit dans le grand parc planté de pins maritimes, rhododendrons blancs et hortensias bleus, nécessitant à l'année deux jardiniers pour lui donner cet air naturel dont le négligé choque les amateurs de massifs, pergolas et bordures. Elle passe ses journées à lire à l'abri du vent dans un rond de buis ; et ses soirées sur la terrasse de cette maison inspirée des villas romaines et nommée « Baot » parce que les ardoises recouvrant toit et façades évoquent, en effet, les écailles de la tortue qui, en breton, se dit « baot ».

Vendre mes affaires ? On tente de m'en empêcher. Mes conseillers, d'abord. L'un d'eux, voix grasse, sourire gouailleur, pas de cravate pour faire *cool* : les poils lui sortent de l'encolure, c'est dégueulasse. Ce manque de pudeur des hommes d'aujourd'hui. Il tape du

crayon sur la table, comme pour me rappeler à l'ordre :  
« L'annonce de votre départ risque de faire perdre beaucoup d'argent au groupe, monsieur le Président, les marchés douteront. Quand on a des actionnaires, on ne les abandonne pas comme ça.

– Ah non ? Comment, alors ? »

Ces gens m'ennuient. J'avais, parmi eux, passé des années délicieuses. Soudain, je ne les supporte plus. Pour les éloigner, je les nomme aux diverses fonctions que je cumulais, et dont je me défais à leur profit, un peu au hasard. Il y a des surprises, ambitions déçues, promotions inattendues. Ils se battent, ça les occupe et ça m'amuse. Je m'en fous, je pars. Brutalement, comme on meurt.

Ou comme on naît.

Il y a Hélène, aussi, prise de panique à l'idée de me voir en vieux mari à la maison, les bras ballants, se grattant les couilles devant la télé, traînant en pyjama à réclamer son repas. Elle me fait la morale :

– Les hommes qui ne travaillent pas se relâchent, Pierre. Jamais ils ne devraient rentrer à la maison, jamais. Ils doivent mourir à la tâche, au combat, la main sur le métier. C'est leur honneur, leur devoir, leur gloire. Les hommes, on les aime absents. Celui qui rentre saccage tout. La place d'un homme, c'est dehors. À l'intérieur, sa place est prise, qu'est-ce que tu crois ? Si tu veux la

reprendre, il te faudra bander l'arc, tuer les prétendants et purifier le palais au soufre.

Et elle ne rit pas.

Moi, d'abord conciliant, parle de me mettre au golf, créer un cabinet de consultants à Baot, aider les jeunes à se lancer : «J'installerai mes bureaux dans les chambres des enfants, et puis je me remettrai au vélo, à l'équitation, à la...

– Brillante idée. Pourquoi pas au Jokari, au jeu des Sept Familles, au Cochon qui rit et au Youpala ? Je ne suis pas d'accord pour que tu cesses tes activités, Pierre. Tu n'en as pas le droit. Et sache deux choses. Un : je ne me laisserai pas faire. Deux : je ne te laisserai pas faire. »

Petite mignonne.